

I. Choses de tous les jours

« La maladroite beauté toute spéciale de ce poulain qui s'ébat, en ce jour d'avril, dans ce pré-là, sous ces nuages-là, est chose sainte consacrée à Dieu par son Art créateur lui-même, et proclame la gloire de Dieu.

Les pâles fleurs du cornouiller devant cette fenêtre sont des saintes. Les petites fleurs jaunes que personne ne remarque au bord de la route sont des saintes levant les yeux vers la face de Dieu.

Chaque feuille possède sa propre texture, son propre graphisme de nervures et sa propre forme sainte, la perche et la truite cachées dans les creux les plus profonds de la rivière sont canonisées par leur beauté et par leur force. »

Thomas Merton, *Semences de contemplation*

J'ai trouvé un petit livre de poche bien usagé chez le bouquiniste de l'église et je l'ai acheté pour quelques centimes. J'aime ce qu'il a à dire des fleurs qui sont « des saintes ». C'est un passage charmant. Tout de même, je doute que toutes les fleurs de ma connaissance soient des saintes : cer-

taines paraissent carrément méchantes. Certaines font étalage de leur beauté plus à la manière de courtisanes que de saintes remplies d'humilité. Les souris aussi sont de charmantes créatures, mais je voudrais qu'elles acquièrent des vertus domestiques. Je partagerais volontiers mon beurre, mon lard et mon sucre avec elles si seulement elles pouvaient apprendre à utiliser une boîte à souris et ne répandaient pas leurs crottes partout. J'ai été absente une quinzaine de jours et elles se sont donné du bon temps, se grignotant un chemin dans tous les paquets qu'elles ont pu trouver, mangeant leur contenu, puis jetant les emballages vides au sol. Je ne sais si ces petites coquines sont canonisées par leur force. Elles sont plutôt d'abominables effrontées ! Quand j'entre dans ma cuisine, elles piaillent, gloussent et crient pour protester contre mon entrée dans ce qui est, après tout, ma maison, même si elles l'ont squattée sans y être invitées. Je soupçonne fortement que Dieu aime les importuns, les effrontés et les piaillards. Tiens-toi sur tes pieds, ô souris ! Rappelle-toi la femme de Samarie.

Du sucre a été renversé sur l'étagère du garde-manger et le paquet s'est penché comme la tour de Pise, selon l'angle le plus insolite. Je l'ai, avec prudence, penché un peu plus. Le fond du paquet était tout rongé et là, tapie dans une grotte de sucre avec une coulée de sucre tout autour d'elle, scrutant l'extérieur, pointant un nez frémissant, des yeux ronds inquiets, des oreilles dressées : il y avait une toute petite souris. Peut-être sentimentale, je laisse ma petite souris Hansel filer retrouver sa Gretel³. J'aimerais que nous, avec tous nos méfaits, soyons aussi délicieux pour Dieu que ma souris l'était pour moi. J'avoue qu'après cela l'invasion de ce lieu est devenue plutôt excessive, peut-être parce qu'elles avaient mangé tout un paquet de comprimés multi-

3 D'après un conte où une sorcière mangeuse d'enfants habite une maison de sucre (N.D.T.).

vitaminés que quelqu'un m'avait recommandés contre les rhumes hivernaux (la seule chose qu'ils m'aient procurée, c'est une indigestion). Mais les souris ont excessivement prospéré. En fait, exagérément. Alors il a fallu les capturer, et j'ai posé des pièges. J'espère seulement que le Dieu des souris et des hommes ne posera pas de pièges pour moi, ni ne m'induera en tentation, ni ne me mettra à l'épreuve comme dit la nouvelle traduction de la Bible.

Si les faces pâles des fleurs ont parlé de sainteté à Thomas Merton, les joues de chérubin des pommes m'ont parlé d'innocence. Une pomme par jour éloignerait le médecin, nous a-t-on dit, mais il faudrait peut-être une pomme par jour pour tenir le démon à distance. Tranchez une pomme par le milieu, et là, au centre, il y a une étoile à cinq branches, le pentagramme, l'étoile magique de Salomon, puissante pour éloigner la puissance du mal. Autour de la graine magique contenant l'étoile, un halo de petits points, et puis, si la pomme est mûre, une auréole rose très pâle. Cette innocente protectrice est réputée avoir enseigné à Newton sa théorie, et sa forme opulente peut résumer toute une histoire de l'art. Parfois si ronde qu'elle semble se rapprocher de la sphère parfaite, archétype platonicien de pomme mis au point au Ciel, conçu par le grand géomètre lui-même, exactement la pomme des pommes que les artistes ont essayé de copier à travers les âges, parfois musclée comme un boxeur ou comme l'une de ces grandes figures hypertrophiées dont se délectaient les artistes de la Renaissance, quand avec le corps humain on redécouvrait une émotion nouvelle. Parfois, c'est la pomme de la tentation telle qu'elle apparaît dans de nombreuses peintures et sculptures, la pomme acide tendue à Adam par une Ève intimidée. Un coup de dent et le voilà frappé d'une cruelle indigestion. *Felix culpa*. Heureuse faute. Si ce n'est pour la Pomme.

La nature est généralement délicieuse et se montre bienveillante pour la plupart d'entre nous et la plupart du temps ; les fleurs saintes, les pommes-chérubins et les souris imperitinentes pourraient être enrôlées comme saintes dans une confrérie médiévale d'herboristes, si ce n'est contre la peste comme leurs saints prédécesseurs, du moins contre la dépression et toutes les formes de cafard. Dieu m'envoie des souris et je leur pose des pièges. Hélas.

Pour moi, l'orange est un fruit très spécial. Un jour, une orange est devenue lumineuse. Elle est devenue pour un instant la source de toute lumière. C'était un jour de novembre très humide. La rue était d'une obscurité poisseuse trempée de boue. Il faisait encore plus sombre près du pont de chemin de fer. Il y avait là une carriole des quatre saisons. Le marchand devait s'être abrité de la pluie. Les étalages de fruits offrent un spectacle particulièrement réjouissant dans l'ambiance maussade de l'hiver, aussi ai-je jeté un coup d'œil bienveillant à la carriole en passant. Et une orange m'a regardée. Elle était très singulière. Il y avait des tas d'oranges, mais mon regard a été attiré par cette orange particulière. C'était une orange tout à fait normale, qui ne différait ni par la couleur ni par la forme d'aucune de celles que j'avais pu voir auparavant, mais, juste un moment, toute la lumière s'est concentrée et a rayonné à partir de ce point unique. Elle était *Toute Chose*. Sur le bord extérieur de son rayonnement, je pouvais distinguer un bout de papier froissé traînant dans le caniveau, un lien avec l'obscurité environnante.

Ce bout de papier sale m'a toujours semblé important ; un rappel qu'il est impossible de concevoir la lumière si ce n'est en contraste avec l'ombre, du moins dans cette vie mortelle. Il y a toujours ce côté obscur qui délimite mais ne submerge pas la lumière. Il y a toujours ce lambeau de papier, telle notre condition mortelle loqueteuse et souillée,

mais c'est pourtant sur cela que la lumière brille. Je m'identifie à ce morceau de papier, mais je me souviens de l'orange qui brillait, brillait...

Je me suis souvenue de mon orange des années plus tard, quand j'ai vu des fonts baptismaux normands à Altarnun en Cornouailles, un objet d'une splendeur barbare, avec quatre grandes têtes battues par le temps, quatre veilleurs à chaque angle guettant avec patience et appréhension le tamisage final du Jugement dernier. Entre les têtes, de chaque côté, se trouve un grand cercle entourant une figure pétaliforme. Ce sont des modèles semblables que l'on a identifiés comme un emblème du soleil. Le cernant presque entièrement, il y a un serpent à deux têtes. Les têtes ne convergent pas tout à fait. Le soleil est l'un des plus anciens symboles du Christ. Chaque fois que nous chantons à Noël « Prêtez l'oreille aux hérauts angéliques », nous appelons le soleil de justice à se lever. Le serpent est un symbole des pouvoirs du mal et des ténèbres comme Tiamat ou Seth. Mais le serpent ne submerge pas le soleil. Il est là, mais la lumière brille sur lui.

Il n'y a pas de poulain dans ma prairie et nous voilà encore une fois en novembre, mais j'ai des pommes sur ma table pour me rassurer, et des oranges pour me rappeler un moment de splendeur, et je soupçonne fortement qu'il y a une fois de plus des souris dans mon placard. Je suis entourée de livres, et je veux vraiment dire des « livres ». Le mot même s'est appauvri comme le mot *ami*. Par « ami », on entend une personne qui paie un abonnement à une cause utile et reçoit une gratification spéciale une fois par an, signe que son « amitié » est appréciée. Aucune intimité ou affection, aucune relation personnelle d'aucune sorte n'est présumée. Le mot *livre* est presque pire quand, au lieu de signifier quelque chose ayant une valeur permanente et une forme durable, il est appliqué à la plus transitoire sorte de verbiage sous forme jetable, magazines qui iront à la pou-

belle aussitôt consommés. Mais mes livres sont des livres, même si je ne peux pas les chérir à la hauteur de leur mérite dans la gloire d'une solide reliure en cuir. La révolution du livre de poche a mis une bibliothèque à la portée de tout un chacun et j'en suis reconnaissante. Cependant, pour entrer en contact avec la quintessence même du livre, il est nécessaire d'aller dans une de ces grandes bibliothèques, et dans son sanctuaire le plus intime. C'est là que l'on peut sentir en toute plénitude l'art du relieur. Mais si les reliures en cuir solide donnent du contentement quel que soit leur âge, le contenu d'un manuscrit médiéval enluminé est pure magie. Rien ne peut préparer à l'éblouissement de l'une de ces pages vivantes, ce velours crémeux d'une page de vélin, jamais complètement plate, mais avec des ondulations douces comme la surface de la terre vue d'une grande hauteur et parcourue de rivières et de creux qui luisent lorsque la lumière les saisit, car ils sont d'or bruni.

Pour moi, le livre de tous les livres est en effet une Bible, une très spéciale, la grande Bible de Lambeth. J'ai obtenu la permission de la voir. Elle est gardée au Lambeth Palace. On m'a donné des instructions pour y accéder et j'ai trouvé mon chemin vers la porte discrète par laquelle je devais entrer. Au moins je pouvais voir la petite porte du guichet de l'autre côté du flot incessant des passages. Je me tenais au bord. Cela n'arrêtait pas. Je me sentais comme une chrétienne des premiers siècles et j'ai pensé que si je descendais dans les eaux tourbillonnantes de la mort, je n'atteindrais jamais l'autre rive. Mais je l'ai fait. D'une certaine manière. Puis, dans la bibliothèque, un porteur est descendu, chancelant sous le poids du plus monumental volume que j'aie jamais vu. Il l'a posé devant moi et je l'ai ouvert en commençant consciencieusement par le début. L'enluminure que je désirais particulièrement voir, qui semblait être une chose magnifique même en reproduction, s'est trouvée être en

plein milieu. C'était à couper le souffle. Tellement plus splendide dans sa majesté d'or qu'aucune reproduction ne pourrait le suggérer, et le bleu, plus bleu que tout ce que l'encre d'imprimerie pourrait égaler. J'avais envie de crier « alléluia »... ou de partager mon enthousiasme avec quelqu'un. Il y avait un jeune homme tranquille qui étudiait des documents juridiques, seul occupant de la salle à ce moment-là, aussi ai-je bondi vers lui, et je l'ai fait venir pour qu'il regarde. J'ai eu la chance qu'il ne me jette pas le regard de pitié qu'on réserve à ceux qui sont manifestement dérangés mais inoffensifs. De fait, je n'avais pas crié « alléluia », ni entonné un chant, ni pleuré, ni ôté mes chaussures. Aussi, j'ai passé pour une personne saine d'esprit qui ne s'adonnait pas à un enthousiasme de mauvais aloi. C'était un bon jeune homme et il a eu l'air de comprendre.

Là, au centre, il y avait la figure en forme de colonne de la Sainte Vierge dans une robe d'un bleu intense soutenant le Christ avec les sept dons du Saint-Esprit sous la forme de sept colombes blanches.

Elle surgissait des reins de Jessé étendu. De part et d'autre de son corps, des cercles bleu et or, au sommet l'Église, un personnage couronné escorté par deux prophètes à sa droite, et à sa gauche la Synagogue escortée par Moïse, dévoilée par une main venue du ciel. L'Ancien Testament n'était que le Nouveau Testament vu à travers un voile, le Nouveau n'était que l'Ancien dévoilé, selon l'enseignement de l'Église. En dessous d'elles, la Miséricorde et la Vérité, la Justice et la Paix, dansent un menuet céleste. Au-dessous, encore quatre prophètes désignent en haut la Vierge et le Christ à venir, la tige de la souche de Jessé, prophétisée par Isaïe. Esthétiquement, elle est reliée à Chartres, cette mince colonne, figure de Marie, soutenant l'apparition du Christ comme les figures en colonnes du porche occidental soutiennent l'apparition du Christ dans une mandorle, encadré

des quatre emblèmes des évangélistes. À Chartres, il y a également un arbre de Jessé avec le Christ placé au milieu des colombes blanches signifiant les dons de l'Esprit Saint, et à Chartres aussi domine un bleu vif. La cathédrale de Chartres est elle aussi dédiée à la Sainte Vierge. Examiner le livre de Lambeth, c'est être conscient de la même puissance. La grande enluminure de l'arbre de Jessé est placée au centre de ce livre, et au centre de cette image centrale apparaît la figure de la Vierge soutenant le médaillon du Christ. Le grand livre semble appartenir à la Sainte Vierge, de la même manière que la cathédrale.

Les livres m'entourent. Mes amies les pommes sont là, devant moi. Une orange solitaire m'attend dans la cuisine. Les souris s'amuse dans le garde-manger. Toutes ces choses sont mes alliées et, dans une certaine mesure, me servent d'icônes.

Des pommes de terre cuites au four qui n'ont jamais été cuites sont reliées à jamais dans ma mémoire au poisson grillé et au rayon de miel que Jésus a réclamés quand il est apparu à Thomas. Elles sont là, distinctes en moi comme une station de mon pèlerinage particulier. Depuis qu'elles existent dans mon esprit, je ne peux m'empêcher de penser qu'elles existent, également, fixées pour l'éternité dans l'esprit universel. De cette façon, ces pommes de terre imaginaires en sont venues à exister.

Ma mère, avec un sens aigu du moment dramatique et de la synchronisation impeccable, a décidé d'être aux portes de la mort un Vendredi Saint. Impossible d'être absolument certain de sa volonté, mais quiconque connaissant Maman aurait présumé une décision de sa part. Elle était ce genre de personne.

Le Samedi Saint, l'infirmière en chef l'a décrite comme confuse, voire très confuse, mais c'était une sorte de confusion joyeusement éméchée, on aurait plutôt dit une divaga-

tion. En effet, elle errait mentalement où elle avait choisi, c'était la seule liberté qui lui était laissée. Elle s'était plongée dans un fantasme assez bien choisi. Mon père, mort depuis longtemps, devait venir dîner. Je devais aller le chercher à la gare. Nous devions y aller en voiture. Je devais conduire et elle m'accompagner. Bien que ce ne soit pas déraisonnable de supposer qu'elle pouvait effectivement être sur le point de sortir pour son dernier voyage – elle était après tout dans sa centième année –, je doutais fort que mon heure fût venue de prendre le même chemin. Le dîner devait être prêt à notre retour... Un très bon dîner, pour lequel je devais obtenir les ingrédients dans des boutiques dont je me rappelais les noms depuis l'enfance, tout comme les longues moustaches du marchand de volailles, tortillées et cirées à la pointe. Nous devions avoir du faisan, et des pêches... Une chacun, cela suffirait si elles étaient grosses. Faisan et pêches, toutes choses hors de saison !

Ma sœur avait été appelée de Manchester. Elle est partie le dimanche, voyage long et fastidieux un jour de sabbat quand on vient du nord. On avait dit à ma mère qu'elle allait venir ; elle est arrivée après le dîner à la maison de retraite. Maman s'est immédiatement préoccupée d'un repas pour elle, mais cette fois, c'était de la vraie nourriture pour une vraie fille, fatiguée et affamée après un long voyage. Elle a quitté son monde imaginaire, où elle pouvait vaquer alentour à donner des ordres, où les commerçants étaient respectueux, pour ne pas dire obséquieux, où les domestiques faisaient ce qu'on leur disait, comme ses propres bras et jambes, pour un monde où les gens, bien que gentils, étaient souvent incompréhensibles, sans égard à sa propre importance, outrageusement familiers, parfois hostiles, lui semblant manquer de respect, un monde où les membres étaient défaillants, les mains maladroites, et où les jambes ne vous soutenaient plus, où le corps entier n'était plus fiable et où

l'esprit était lent, mais conscient de sa difficulté à comprendre les choses, à se sentir tout à fait stupide, où les membres ne pouvaient pas être invoqués et où les entrailles étaient une source constante d'inquiétude. Elle était revenue, comme Cendrillon après le bal, aux réalités d'une vie morne dans la cuisine de sa belle-mère. Revenue pour essayer de pourvoir aux besoins d'une fille affamée. Elle savait qu'elle était affamée, affamée et fatiguée, le personnel devait donc être pressé, bousculé, harcelé, enjôlé, pour préparer un repas chaud à l'affamée. Des pommes au four, de belles pommes de terre chaudes cuites avec du beurre – c'était l'idée. Il devait y avoir un peu de viande froide quelque part, mais tant qu'il y aurait des pommes de terre cuites au four, cela assouvirait sa faim. En fin de compte, on a réussi à lui faire comprendre que ma sœur avait pris un repas avant son arrivée, mais qu'une tasse de café serait acceptable. Aussi, café et petits gâteaux ont été servis, la paix rétablie, et maman a cessé de réclamer des pommes de terre cuites au four.

Le mardi précédant Pâques, j'avais eu l'intention de lire l'évangile du jour, mais, en commençant celui du mardi de Pâques à la place, je me suis retrouvée à lire l'apparition de Notre-Seigneur à Thomas et sa demande d'un repas de poisson grillé et de rayon de miel ; si magnifiquement adapté, comme un « *fish and chips* » ou une viande avec deux légumes. Lu le mauvais jour, il a éveillé mon attention, l'a frappée et fixée comme elle ne l'aurait jamais été si j'avais lu le passage approprié le bon jour, exercice pieux accompli dans une sainte somnolence. Alors quand, plus tard, Maman a commencé à réclamer des pommes de terre cuites au four, j'ai fait le lien et j'ai su que si jamais je devais lire à haute voix ce passage j'entendrais Notre-Seigneur réclamer du poisson grillé et des pommes au four. Lorsque son temps est venu, elle est morte très paisiblement dans son sommeil. Lors des funérailles, à la place des passages habituels sur la

résurrection, nous avons eu l'histoire de Thomas et du souper de poisson grillé de Notre-Seigneur. Il y a un évangile pour tout le monde, et c'était le sien. L'évangile de Maman et de Thomas... L'évangile des gens obstinés, têtus et raisonneurs. L'évangile, aussi, de Jacques, le frère du Seigneur, et de Marthe son amie. L'évangile des personnes de sensibilité pratique. Maman n'avait pas toujours été sensible. Intense-ment pratique et capable quand elle était au travail, elle s'était souvent échappée dans un monde fantastique de mélodrames victoriens et de romans qui s'est substitué aux exigences réelles de l'affection familiale, et pourtant, à la fin, elle était prête à abandonner ses fantasmes attrayants et à s'efforcer de faire face à la réalité.

Les pommes de terre cuites au four sont une image, une icône qui semble maintenant exister seulement dans mon esprit et, comme je l'ai dit, dans l'esprit éternel. Même si je peux me tromper, cela peut bien être quelque chose que j'ai partagé sans le savoir avec les infirmières, que ma mère harcelait pour ce qu'elle croyait être une bonne cause. Elles étaient très gentilles et tolérantes.

Une demi-livre de beurre a eu une réalité aussi objective que mes pommes, ou que les choses matérielles utilisées dans les sacrements de l'Église, et elle a servi un peu, de cette façon, de sacrement personnel d'absolution.

Tom était en train de mourir. Sa femme ne pouvait pas aller à l'épicerie. Alors je leur ai apporté le beurre dont elle avait besoin et il a voulu payer.

« Qu'est-ce que je vous dois ? » a-t-il dit.

Je me suis arrêtée un instant avant de répondre, parce que si j'avais répondu : « Vous ne me devez rien », ce « ne... rien » aurait été un rappel verbal des barrières qui nous séparaient, employeur et employé, éducation et classe, tous les murs qui, face à la mort, sont si absurdes quand il y a juste une porte et que l'un doit passer à travers et l'autre res-

ter derrière. Tom et moi avons travaillé ensemble, dans le sens du mot en Cornouailles, ce dur travail manuel, sur cette vieille ferme abandonnée qu'il m'avait aidée à transformer en demeure. Mon mari était mort avant que tout le travail soit fini et Tom et moi avons continué, et puis Tom aussi allait mourir. Alors je me suis arrêtée et je n'ai pas dit : « Vous ne me devez rien », et je n'ai pas dit : « Vous m'avez rien », comme il aurait pu le faire. C'était sa façon de parler et non la mienne, et l'adopter aurait été peu naturel et impertinent.

Alors j'ai dit les mots qui me sont venus avec des accents bibliques, car nous avons un langage commun que mon mari avait remarqué dès leur première rencontre.

« Pas de dettes entre nous, Tom », ai-je dit. Il a souri et a regardé la demi-livre de beurre. Il a compris. Ainsi, une demi-livre de beurre est devenue une icône de l'absolution et du pardon mutuel.

Il doit y avoir beaucoup de gens en Cornouailles, et ailleurs, car nous avons eu des intervenants de l'extérieur du duché, qui se souviennent de la vache du quaker. Il avait été décidé de faire une journée de conférence sur la prière. L'idée ne me plaisait pas, mais comme j'étais au comité de parrainage, bien que contrariée par le choix du sujet, j'ai cru de mon devoir d'y aller. Je ne voyais pas comment ils pourraient produire la nuit obscure de l'âme⁴ en trois couplets faciles avec du café entre chaque, mais j'avais tout à fait tort. Ce fut un succès. Modeste, instructif et par moments émouvant. Une partie était consacrée à la prière quaker. Elle était divisée comme les autres, en un discours d'information, un temps de pratique et un moment pour les questions. Au moment des questions, un ecclésiastique a posé de façon fort condescendante des questions sur les aides à la prière. Il a énuméré les différents types d'adjuvants utilisés par les

4 Poème de saint Jean de la Croix (N.D.T.).

confessions chrétiennes et par d'autres religions, le rosaire catholique et le chapelet musulman, les moulins à prières bouddhistes et ainsi de suite, puis a terminé sa péroraison en demandant si les quakers, seuls parmi les grandes religions, considéreraient qu'ils pouvaient se passer de toute assistance et atteindre la lumière intérieure sans aide. Le quaker, un gros homme calme, avec des façons un peu hésitantes, a répondu : « J'espère que vous ne me croirez pas fou, mais j'ai une vache. Je la traie le matin et le soir, et pour moi, cela représente sept minutes de tranquillité. Je trouve que c'est d'un grand secours. »

Si j'ai besoin de me souvenir de la vache secourable, j'en ai une sur ma cheminée. Une bête placide, mais un peu maigre à mes yeux sans expérience, c'était une championne laitière, et l'orgueil de la cousine de mon mari. Elle a donc eu sa statuette de bronze. Elle repose sur ma cheminée et lèche l'oreille d'un petit âne en terre cuite. À côté d'eux se tient un ange en verre, les mains jointes. La vache et l'ange ont joué leur rôle dans une crèche que j'ai faite pour une amie qui était en train de mourir lentement. Je semble écrire beaucoup sur la mort. Les images familières autour de moi rendent tolérables la séparation et la fin apparentes en suggérant une présence qui continue et qui demeure. La pomme n'est pas la même pomme, mais c'est une assurance que :

« Tant que la terre subsistera, les semailles et la moisson, le froid et la chaleur, l'été et l'hiver, le jour et la nuit ne cesseront point » (*Genèse*, VIII, 22).

La mort donne forme à la vie. Une urne en cuivre repose fermement sur mon buffet. Les courbes fermes de son ventre rond s'arrêtent maintenant brusquement, alors qu'autrefois elles étaient parachevées par un couvercle. Cet achèvement est remplacé par un bouquet de fleurs. Certes, une fin abrupte, comme une vie coupée court, mais même ainsi c'est un objet bien tourné. Sans fin, les courbes de mon urne

réconfortante oscilleraient sans cesse comme la mer inhumaine, s'élevant et retombant, avançant et reculant, avant même que l'homme ne soit venu sur la terre et longtemps après qu'il l'aura laissée. Une pensée de cauchemar. La mer possède sa propre consolation spéciale à sa place attirée, mais pas dans mon salon – là, les choses sont durables, mais finies. Elles sont façonnées pour l'homme, son usage et sa compréhension. La mer s'étend en arrière-plan dans le temps, avant la promesse des saisons, et parle d'un vide sans forme, un nirvana impénétrable à l'homme.